# J. Le Dû et Y. Le Berre

# TEXTES VANNETAIS CHOISIS dans «DIHUNAMB»

Avec une présentation historique et linguistique et un lexique.

## STUDI Nº 15

VOLUME 1 - Présentation et cartes

MIZ EVEN/JUIN 1980

Section de Celtique Faculté des Lettres de Brest Université de Bretagne Occidentale

# J. Le Dû et Y. Le Berre

# TEXTES VANNETAIS CHOISIS dans «DIHUNAMB»

Avec une présentation historique et linguistique et un lexique.

STUDI N° 15

VOLUME 1 – Présentation et cartes

Hous avous ord devoir conserver 3 octhographs

MIZ EVEN/JUIN 1980

Section de Celtique Faculté des Lettres de Brest Université de Bretagne Occidentale Notre collection n'avait jusqu'à présent rien publié à l'intention des maîtres du pays de Vannes et de leurs élèves les plus avancés.

Nous avons choisi dans les 10 premières années de la revue Dihunamb des textes susceptibles d'intéresser encore des jeunes d'aujourd'hui. Cette période peut, en effet, être considérée comme la plus faste du mensuel de Loeiz Herrieu; c'est en tous cas dans ces années qu'il a rencontré le meilleur accueil du public populaire.

Nous avons cru devoir conserver l'orthographe originale des textes. Assez homogène et cohérente, elle permet d'introduire une réflexion pédagogique sur les parlers représentés. On notera d'ailleurs de nombreuses ressemblances avec l'orthographe universitaire de la langue bretonne, qui a trouvé elle-même son origine dans une volonté de rapprocher la graphie du KLT de celle du vannetais.

Nous remercions bien vivement toutes les personnes qui ont contribué à la préparation et à la réalisation de cet opuscule :

- Monsieur Meriadec Herrieu, recteur de Kervignac, fils du "Barh labourer", qui a bien voulu approuver

notre entreprise et nous a fourni de précieuses informations.

- Monsieur André Le Mercier, ancien conseiller pédagogique à l'enseignement du breton, qui, avec sa gentillesse et son désintéressement habituels, a assuré la dactylographie des textes vannetais.
- Madame Le Bihan, secrétaire de Monsieur le Président de l'U.B.O., qui a eu l'amabilité de dactylographier la présentation.
- Monsieur Gilles Couix, dessinateur à la Faculté des Lettres de l'U.B.O., dont les lecteurs de Studi remarqueront une nouvelle fois le talent.

Enfin, nous tenons à exprimer toute notre gratitude à Monsieur André Latimier, Directeur-Adjoint du C.R.D.P. de Rennes, qui veille avec diligence et compétence à la naissance de chaque numéro de Studi.

- Monsieur Meriadec Herrieu, recteur de Kervignac, Fils du "Barh labourer", qui a bien voulu approuver

J. Le DO Y. Le Berre

PRESENTATION

Par J. Le Dû et Y. Le Berre

La revue "Dihunamb",

ses animateurs et son contenu

Par J. Le Dû et Y. Le Serre

------

# I - De la naissance à la mort : les 40 années d'une revue.

En janvier-février 1905 parut à Lorient
le premier numéro d'une revue entièrement écrite
en breton vannetais, dont le titre "Dihunamb"

("réveillons-nous") annonçait une volonté militante
bien en accord à la fois avec l'atmosphère générale
d'une France mobilisée en vue de la grande revanche
à venir, d'un monde catholique menacé jusque dans
ses bastions ruraux par une République radicale,
anticléricale et prospère, d'un mouvement bretoniste
arrivé à un tournant brutal de son histoire,
impatient de découvrir les nouvelles perspectives
que le siècle lui offrirait.

De petit format (22 x 13 cm), de dimensions modestes (16 pages en moyenne) <u>Dihunamb</u> fut d'abord bimestrielle. Mais dès le mois de janvier 1906, elle devait prendre son rythme de croisière; jusqu'en juillet 1944 (c'est-à-dire jusqu'à sa dernière livraison, qui portait le numéro 395), ses abonnés la recevront très régulièrement chaque mois (1).

<sup>(1)</sup> leur nombre, parti de 1000 en 1905, puis 2000 en 1906, semble avoir culminé vers 1910-1912 aux environs de 10 000.

Cette régularité - remarquable pour une petite revue animée seulement par des bénévoles - ne sera rompue qu'à deux reprises : pendant six ans d'abord (de janvier 1915 à décembre 1920) à cause de la Première Guerre Mondiale ; pendant trois mois enfin (de janvier à mars 1943), l'imprimerie de la place Alsace-Lorraine de Lorient ayant été détruite par un bombardement anglo-américain, il n'aura donc fallu rien moins que deux guerres mondiales pour venir à bout de la constance des rédacteurs et des administrateurs de Dihunamb. La libération de 1944 sonnera le glas de la revue.

abonnés la recevront très régulièrement chaque mois (1)

1906, semble avoir culminé vers 1910-1912 aux

II - Le contexte :

Dihunamb n'était pas la première revue exclusivement écrite en vannetais ; c'est même dans ce dialecte que fut rédigé le plus ancien périodique de langue bretonne Lihereu Brediah er Fé, organe local de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, inaugurée en février 1843 par l'abbé Le Diot (1797-1862), de Carnac. Ses principaux collaborateurs furent l'abbé Guillôme (1797-1857), de Malguénac, auteur d'une imitation vannetaise des Géorgiques de Virgile (Livr er Labourer) et de nombreuses poésies, et surtout Mgr Le Joubioux (1806-1888), originaire de l'île d'Arz, dont l'action en faveur de l'utilisation du breton populaire par l'Eglise est considérable. Les Lihereu donnaient des nouvelles de la vie religieuse et de l'actualité dans le monde, publiaient des poèmes, des récits de missionnaires. Leur rôle culturel fut immense dans une région pratiquement monolingue à cette époque.

En 1899, le Tiers-Ordre de Saint-François publia lui aussi $^{(1)}$  un petit bulletin en vannetais

Principalement sous la direction du Père Yves (Pierre-Marie Guézel, 1851-1921), capucin né à Plouharnel.

qui parut jusqu'à la fin de 1921 : Trivet-Urh Sant-Fransez. Entièrement consacré à l'édification religieuse, diffusé dans une population où le français commençait déjà à se répandre, il eut une influence moindre que celle de son prédécesseur, les <u>Lihereu</u>.

Enfin, les bulletins paroissiaux complètent ce modeste panorama des publications périodiques en langue vannetaise d'avant la première guerre mondiale. D'abord apparus dans les villes du Morbihan bretonnant et donc rédigés entièrement en français (à Vannes, Lorient et Hennebont), ces bulletins écrits à l'intention des membres d'une seule paroisse se développèrent à la campagne au début du siècle : le chanoine Buléon (1854-1934), curé de Bignan, fonda La clochette de Bignan dès 1904. On y trouvait des articles en français, mais aussi en breton. Ce sont surtout les lois de 1904 qui provoquèrent la multiplication des bulletins paroissiaux rédigés en totalité ou en partie dans le parler local : à Arradon, Groix, Grandchamp, Guiscriff, Ploeren, Noyal, Nostang, Crach, etc. Leurs fondateurs, comme le chanoine Buléon, collaboreront pour la plupart à la rédaction de Dihunamb.

Cette activité publiciste ne jaillissait pas du néant. D'une part, elle était solidement ancrée dans une tradition littéraire de langue vannetaise non négligeable, remontant aux origines mêmes de la littérature bretonnante, et illustrée presque exclusivement par des prêtres qui en déterminaient les genres (mystères, cantiques, livres de dévotion et d'édification religieuse) et les thèmes (vies de saints, conseils de piété, sacrements, mort, etc.). D'autre part, elle s'inscrivait dans un mouvement englobant toute la Basse-Bretagne, directement lié à l'Eglise catholique, et utilisant le breton dans un double but : animer la vie religieuse des paysans monolingues, mais aussi maintenir les populations rurales bretonnantes dans les cadres d'une morale personnelle et sociale très conservatrice. De ce mouvement étaient nés dans le cours des deux derniers tiers du XIXème siècle des revues en breton du Léon comme les Lizeriou Breuriez ar Feiz (créées dès 1844 à l'instar des Lihereu Breuriah er Fé), puis Feiz-Ha-Breiz (inauguré en 1855 et disparu en 1884, mais relancé en janvier 1900, quatre ans avant Dihunamb), puis le Courrier du Finistère (créé à Brest en 1880) ; en breton du Trégor comme les Keloio Prezegerez ar Fe (autre homologue plus tardif - 1866 - des Lihereu) et Kroaz Ar Vretoned (supplément à la Croix des Côtes du Nord, fondé par F. Vallée en 1898, qui cessa de paraître en 1920).

Ce mouvement était très lié, par les idées, par la langue et aussi par ses animateurs, au courant bretoniste dont le vicomte Hersart de la Villemarqué fut le père spirituel jusqu'à sa mort, en 1895.

C'est dans cette histoire qu'il faut situer la naissance de <u>Dihunamb</u>, en 1905 ; une tradition littéraire et publiciste locale assez vivante, comparable à celle des autres régions bretonnantes ; un appui officiel ou officieux - selon les lieux et les périodes - des évêques à un double usage du breton, apostolique et quasi-politique ; l'existence d'un courant particulariste assez actif.

Au début du XXème siècle, ce courant a trouvé un second souffle : articulé autour de l'<u>Union Régionaliste Bretonne</u> (fondée en 1898), du <u>Collège des Bardes de Petite-Bretagne</u> et de l'<u>Union des Etudiants Bretons</u> (fondés en 1901), il influence désormais toute une frange des couches moyennes auxquelles la IIIème République a permis un plus large accès à l'instruction et à la culture. Alors que la "première génération", celle de La Villemarqué et de ses successeurs directs, celle du premier <u>Feiz-ha-Breiz</u> aussi, est massivement dominée par les prêtres et par les anciens élèves des séminaires bas-bretons, cette seconde génération est beaucoup plus diverse : on y

trouve en plus des prêtres, des journalistes, des enseignants, des médecins, des commerçants, des juristes, dont un nombre non négligeable a été "converti" à la littérature de langue bretonne hors de la Basse-Bretagne : à Rennes, à Paris. Fait nouveau également : certains d'entre eux ne sont pas bretonnants de naissance. Des cours de breton se créent un peu partout dans les premières années du siècle ; de nombreuses revues - bilingues pour la plupart, et souvent éphémères - apparaissent.

Depuis l'encyclique "Au milieu des sollicitudes...", publiée par Léon XIII en février 1892, les évêques de Basse-Bretagne, mis en demeure de se rallier, avec leurs confrères de France, à la constitution républicaine, avaient pris certaines distances à l'égard d'un bretonisme fortement marqué par le monarchisme de ses dirigeants. Mais devant les mesures rigoureuses appliquées à l'encontre de l'Eglise après les lois anticléricales de 1901 et 1904, ces mêmes évêques accordent à nouveau leur soutien au mouvement bretoniste : Feiz ha Breiz est relancé dans le Finistère dès janvier 1900 ; l'évêché de Vannes fait confectionner pour les élèves de ses séminaires toute une série de manuels destinés à l'étude du breton dialectal (entre 1902 et 1907) ; la création

de Dihunamb est difficilement séparable de ce contexte, en raison de l'importance des thèmes religieux dans ses pages, en raison aussi de la forte proportion d'ecclésiastiques figurant parmi ses collaborateurs. Avec des hauts et des bas, cette alliance renouvelée de l'Eglise et de certains courants de promotion de la langue et des idées bretonnes durera jusqu'à la seconde guerre mondiale. On a pu estimer qu'en 1943 encore, dans le seul évêché de Quimper et Léon, les périodiques d'inspiration catholique publiaient chaque mois 28 000 exemplaires en breton. La rupture de cette alliance, un peu avant la Libération, provoquera l'effondrement de la presse en langue bretonne en général, et contribuera à la disparition de Dihunamb en particulier. Pourtant, la réouverture progressive des écoles chrétiennes, après 1924, avait fait naître de grands espoirs chez les défenseurs du breton. Leur déception, bien que ne remettant pas en cause leur attachement à la doctrine catholique. fut à la mesure de leurs illusions. Elle s'exprima à de nombreuses reprises dans la revue. En janvier 1926 notamment, on peut lire que les élèves bretonnants des écoles libres (comme ceux des écoles publiques) sont punis, méprisés et tenus dans l'ignorance de la lecture et de l'écriture de leur langue maternelle, que ces écoles sont donc "anti-bretonnes". Les responsables de <u>Dihunamb</u> semblent avoir largement sous-estimé la complexité des relations entre l'Etat et l'Eglise à cette époque.

Un autre événement majeur explique le tassement progressif de Dihunamb : alors qu'en 1905 la pratique du breton était encore peu entamée à la campagne par les progrès du français et que le nombre de bretonnants était parvenu - pour des raisons uniquement démographiques - au sommet de sa courbe historique, 40 ans plus tard la situation s'était inversée ; la grande crise agricole de l'Entre-deux -Guerres, l'émigration, l'urbanisation, la mécanisation de l'agriculture, la généralisation de la scolarisation avaient privé la presse en breton de la plus grande partie de ce public monolingue qui, avant 1914, ne pouvait trouver un accès à la culture qu'au moyen de sa langue maternelle : ce n'est pas par hasard que le Courrier du Finistère disparaît la même année que Dihunamb (la part du breton s'y était d'ailleurs fort réduite).

Nous ne pouvons pas enfin passer sous silence une troisième cause de disparition de <u>Dihunamb</u>: la réprobation populaire et officielle qui toucha à la Libération certains responsables de la revue en raison de leur attitude jugée favorable aux

occupants nazis. Ce n'est pas à nous de discuter ici du bien-fondé de cette réprobation ; nous nous contentons donc de la mentionner.

#### III - Les fondateurs :

Quatre hommes ont tenu <u>Dihunamb</u> sur les fonts baptismaux et chacun d'entre eux a apporté à sa manière une part décisive au lancement, au succès ou au maintien de la revue.

enfin qui obtint un forme soutien de l'évêché à la ...

Le premier est M. Jégouzo. Né à Noyal-Pontivy en 1837, il était prêtre depuis 1861. Il fut nommé vicaire-général du diocèse de Vannes en 1883. Son action en faveur de la langue bretonne vannetaise semble être décisive à partir de 1893. S'il a luimême peu écrit (on ne connaît que quatre cantiques de sa composition), il fut à l'origine de l'établissement d'une norme orthographique "phonétique" basée sur les oeuvres de Mgr Le Joubioux et de l'abbé Guillôme, patriarches de la littérature vannetaise moderne. Il encouragea sur ces bases une petite équipe de prêtres du diocèse à écrire en vannetais, sur des sujets tant religieux que profanes. C'est à son initiative que fut créé le premier cours de breton dispensé au grand séminaire de Vannes à partir de 1898, pour lequel fut composée par MM. Guillevic (1861-1937) et Le Goff (1860-1941) la première série cohérente de manuels d'étude du breton: une grammaire (1902), un recueil d'exercices (1903) et leurs corrigés, un vocabulaire bretonfrançais (1904) et français-breton (1907). C'est lui enfin qui obtint un ferme soutien de l'évêché à la jeune revue <u>Dihunamb</u>, dont il ne connut que les quatre premières années, puisqu'il mourut en 1908, à l'âge de 71 ans.

Le second est Pierre Le Goff. Né à Saint-Barthélémy de Baud en 1860, il fit ses études secondaires au petit séminaire de Sainte-Anne-D'Auray. Il semble que c'est alors qu'il partit à Paris préparer à l'Institut Catholique sa licence. Ordonné prêtre en 1884, il enseigna ensuite pendant une dizaine d'années (1884-1894) à Sainte-Anne ; puis il fut nommé aumônier de l'orphelinat de Pluvigner où il resta onze ans (1894-1906); il termina sa carrière comme aumônier au lycée de Pontivy, de 1906 à 1930. Ayant alors pris sa retraite, à l'âge de 70 ans, il se retira à Sainte-Anne où il mourut onze années plus tard, dans sa 82ème année, le 17 décembre 1941. Abonné de la première heure à Dihunamb, il lui gagna plusieurs nouveaux rédacteurs, en fut le correcteur minutieux pendant une douzaine d'années, donc jusqu'après la première guerre mondiale. Sa formation linguistique fit de lui le véritable censeur de la langue de Dihunamb. Loeiz Herrieu le considérait comme son maître dans ce domaine et Joseph Loth, Emile Ernault 03) et leurs corrigés, un vocabulaire bretonaussi bien que François Vallée entretenaient avec lui une correspondance régulière. Bien que partisan précoce de l'uniformisation des dialectes bretons, il n'était pas puriste et admirait les écrivains anciens qui "avec des mots français, ont réellement parlé breton", tandis que "certains des nôtres, avec des mots bretons, paraissent parler français". Il a laissé une oeuvre importante et variée, traitant du dialecte vannetais et de sa littérature (1).

Le troisième est André Mellac. Il naquit à Lorient en 1870. Son père était boucher et parcourait les foires et marchés d'une bonne partie de la Basse-Bretagne. Sa mère tenait un étal de viande aux halles de Lorient. Il fit ses études primaires à la petite école des frères de la rue Vauban, puis partit au petit séminaire de Ploërmel. C'est là que, s'étant procuré la grammaire de l'Abbé Guillôme, il commença à apprendre seul le breton. Mais il fut découvert, puni, et le livre lui fut confisqué. C'était un bon élève, particulièrement doué en dessin, mais de santé délicate. Après avoir quitté Ploërmel pour la Faculté

Louis Henrio (en breton : Loeiz Herrieu ou Harr

En particulier un "Supplément au dictionnaire de M. Ernault" (1919), dans lequel l'origine géographique des mots est systématiquement précisée.

de Droit de Rennes, il profita de son séjour dans cette ville pour suivre les cours d'Histoire de la Bretagne dispensés par Arthur de la Borderie. Bien que juriste de formation, il ne semble pas avoir exercé d'activité professionnelle. Il rencontra Louis Henrio (Loeiz Herrieu), qui faisait alors son service militaire, à Lorient, en 1901. Leur amitié devait durer jusqu'à la mort d'André Mellac. C'est ce dernier qui avança l'argent nécessaire au lancement de Dihunamb en 1905. Il en fut le gérant et le trésorier toute sa vie, perfectionnant son breton grâce aux leçons que lui prodiguait Loeiz Herrieu (on ne connaît cependant de lui pratiquement que des textes en français), et l'accompagnant dans ses tournées de propagande à travers le Morbihan bretonnant. Trésorier de l'Union Régionaliste Bretonne, puis de la Fédération Régionaliste de Bretagne, il écrivit quelques articles pour le Réveil Breton, organe de ce dernier mouvement. Il apparaît dans ses articles comme un catholique fervent, défenseur des idées conservatrices. Souffrant d'une grave maladie de coeur, il mourut en 1936.

Le quatrième, véritable père de <u>Dihunamb</u>, est Louis Henrio (en breton : Loeiz Herrieu ou Herriaou). Il était né de parents agriculteurs au village du Cosquer-Penhoret, en Caudan(aujourd'hui en Lanester),

le 25 janvier 1879. Il fit ses études secondaires à Lorient, puis retourna tenir la ferme de ses parents. Il accomplit son service militaire à Lorient, comme matelot fourrier, en 1900-1901. Il semble avoir adhéré à l'Union Régionaliste Bretonne en 1902. C'est du moins ce qu'affirme Taldir-Jaffrennou dans son livre de souvenirs. Cette année-là, à la fin du mois de septembre, se tint à Auray le congrès de l'U.R.B.. Taldir y rencontra pour la première fois "un nouvel adhérent... déjà réputé parmi les vannetais comme poète et chanteur : il s'appelait Loeiz Herrieu et habitait Caudan, près de Lorient. Ses parents et lui étaient agriculteurs. Il portait le costume des paysans de son terroir, non pas à l'occasion, mais tous les jours. Loeiz était alors un jeune homme doux et courtois ; il parlait simplement et sans hausser le ton ; il portait longs ses cheveux noirs...". C'est sans doute de ce moment qu'on peut le considérer comme faisant vraiment partie du mouvement bretoniste, où il sera fort actif : membre du Collège des Bardes sous le nom de Barh-Labourer, il sera secrétaire de l'U.R.B., puis, après la scission de 1911, dont il sera l'un des premiers partisans, de la F.R.B.; il devint aussi sous-directeur du Pays Breton, successeur du Réveil Breton, qui était l'organe de la F.R.B. Il se maria le 11 janvier 1910 avec Louise le Méliner (qui signait ses contes dans <u>Dihunamb</u>: <u>Vedig En Evel</u>), du village de Baudry en Languidic. Ils élevèrent leurs cinq enfants dans leur ferme de la Villeneuve, en Saint-Caradec, près d'Hennebont, qu'ils tinrent du retour de Loeiz Herrieu de la guerre de 1914-1918 jusqu'à la fin de la dernière guerre. Les événements qui suivirent la Libération ne leur permirent pas d'y revenir. Loeiz Herrieu mourut à Auray le 22 mai 1953, à l'âge de 74 ans.

La principale activité du Barde-Laboureur, en dehors du travail agricole, était la direction de Dihunamb. Très influencé par l'exemple de Théodore Botrel, Loeiz Herrieu parcourait les campagnes vannetaises en compagnie de Mellac, Le Nestour et quelques autres. Le dimanche matin, il chantait des chansons en breton à la sortie de la grand-messe et faisait de la propagande pour sa revue. Dans l'article qu'il écrivit en 1936 à la mort de Mellac, Loeiz Herrieu dit que ces tournées lui permirent de porter de 1000 à 2000 le nombre des lecteurs de la revue pendant la seule année 1906. Par ailleurs, les nombreux prêtres qui acceptaient de tenir des dépôts dans leur paroisse constituaient un réseau de distribution très efficace. du moins jusqu'en 1914. De très nombreux collaborateurs envoyaient à Dihunamb des écrits de toutes sortes.

Nous en avons relevé une bonne centaine, dont les pseudonymes restent souvent mystérieux. Loeiz Herrieu était le point central de toute cette activité dont il était aussi le moteur et il devint rapidement le maître à penser du mouvement littéraire vannetais. Il devait le rester jusqu'à la fin de sa vie.

En bonne partie autodidacte, lecteur acharné et écrivain fécond, Loeiz Herrieu a laissé une oeuvre poétique importante (dont les recueils : Ketan Fesken, publié en 1902, Eit Farsal, publié la même année et Dasson Ur Galon, publié seulement en 1957) ; des contes (De Hortoz Kreiznoz, publié en 1942); des souvenirs de guerre, Doéréieu Er Brézel, et Kamdro En Ankeu, publié tout récemment, en 1974); des pièces de théâtre ; des recueils de chansons populaires vannetaises et bien d'autres ouvrages encore inédits. Son oeuvre exprime son attachement à la religion catholique, des idées sociales conservatrices, un nationalisme breton très vif, mais aussi un lyrisme bucolique très spontané, une profonde sensibilité. Son amour du peuple des campagnes et du mode de vie traditionnel a pour corollaire une grande hostilité à tout ce qui vient des villes : langage, modes, vêtements, rapports sociaux. Les fonctionnaires, en particulier, sont durement visés dans ses poèmes. Toutes ces idées, souvent exprimées avec une grande

violence verbale, ont laissé de lui l'image d'un homme "pur et dur", porté vers les extrêmes (1), plus enclin à l'isolement qu'aux concessions ; mais il n'est pas évident - et ceux qui l'ont connu en témoignent volontiers - que cette personnalité littéraire ait beaucoup marqué ses relations avec son entourage.

contes (De Hortoz Kreiznoż, publie en 1942);

des souvenirs de guerre, Doerèteu Er Brezel, et

Kamdro En Ankeu, publiè tout récemment, en 1974);

des pieces de theâtre; des recueils de chansons
populaires vannetaisés et bien d'autres ouvrages
encore inédits. Son deuvre exprime son attachement
à la religion catholique, des idées sociales conservatrices, un nationalisme breton très vir, mais aussi
un lyrisme bucolique tres spontane, une proronde
sensibilite. Son amour du peuple des campagnes et du
mode de vie traditionnel a pour corollaire une orundo

#### IV - Le contenu de Dihunamb et ses collaborateurs :

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui l'effort de modernité que portait dans son contenu la revue Dihunamb. Destinée, surtout pendant ses premières années, à un public paysan, en général pauvre et peu instruit, elle contenait des textes très variés, brefs, simples, qui visaient plus à habituer les lecteurs au vannetais écrit - encore très peu répandu - qu'à laisser à la postérité d'immortels chefs-d'oeuvre. Cette variété s'observe dans presque chaque numéro : contes, fables, chansons, poèmes, proverbes, devinettes, mais aussi recettes de cuisine, conseils se rapportant aux travaux agricoles, à la vie quotidienne, à l'hygiène, représentent l'aspect distractif et utilitaire de la revue. Les vies de saints bretons, les nouvelles de la vie religieuse : pardons, fêtes, rassemblements, la classent parmi les périodiques catholiques ; enfin, les pages d'histoire de la Bretagne, les éditoriaux (écrits pour la plupart par Loeiz Herrieu lui-même sous le titre Konzeu Fur, mais aussi parfois signés par des collaborateurs occasionnels), les nouvelles du mouvement breton, la revue des livres récemment parus en font une revue bretoniste militante, abordant souvent un terrain franchement politique.

<sup>(1)</sup> Pendant la guerre de 1914-1918, par exemple, il avait fait - et il tint - le serment de refuser toutes les permissions jusqu'à la victoire.

Sa famille ne le revit pas de cinq ans !

A cette variété du fond correspond aussi une très grande variété des rédacteurs. Nous avons dit plus haut en avoir compté une bonne centaine. Les uns écrivent régulièrement pendant des années, d'autres ne participent que plus modestement à la rédaction, envoyant un article de temps en temps. Nous ne pouvons en donner la liste ici, mais il est remarquable que les membres du clergé (séculier ou régulier) y figurent en compagnie de plusieurs femmes (ce qui est particulièrement original dans la vie littéraire bretonne) et d'autres hommes exerçant des professions fort diverses.

Il faut enfin signaler l'appui apporté par Dihunamb à l'association Bleun-Brug (elle aussi fondée en 1905), dans le domaine scolaire. Dihunamb organisait des concours annuels ouverts aux enfants des écoles. Les concurrents devaient : lire une page de breton, faire une dictée, traduire un petit texte en français et écrire une lettre en breton. Les meilleurs étaient récompensés de nombreux prix.

Quoi qu'on puisse penser de la qualité et de l'orientation idéologique des articles publiés par Dihunamb entre 1905 et 1944, on ne peut méconnaître l'importance de cette revue dans l'histoire de la littérature de langue bretonne. Elle fut sans doute

l'ultime et partielle réussite des défenseurs du breton en direction des masses rurales. Mais ses responsables furent, après 1919, pris dans une double contradiction : d'une part, la connaissance du français avait fait des progrès considérables dans la paysannerie, réduisant à sa plus simple expression le public monolingue; d'autre part, la radicalisation du mouvement bretoniste à partir de la fondation du journal "Breiz Atao" (1919) et de la revue élitiste Gwalarn (1925) entraînait les responsables de Dihunamb dans une voie qui les éloignait de la plus grande part de leurs lecteurs (peu touchés par le séparatisme) et de la ligne prudente des autorités catholiques. La création en 1929 d'un supplément littéraire, destiné à satisfaire à la fois le public populaire et le public militant, ne permit pas à Dihunamb de trouver une position d'équilibre. De plus en plus marquée par les pratiques linguistiques de l'école gwalarniste, ce qui était à la fois le résultat et la cause de l'érosion de son noyau de lecteurs paysans, Dihunamb vit lentement décroître son influence. On peut penser que les événements de 1944 ne firent qu'achever brutalement une évolution qui était de toute manière parvenue presque à son terme, victime d'un phénomène qui la dépassait de beaucoup : le renversement sociolinguistique des campagnes du Morbihan bretonnant.

entraîné pour la Basse Bretagne la disparition de deux évêchés : celui du Léon, absorbé dans le nouveau diocèse de Quimper et Léon, et celui du Trégor, rattaché dans sa plus grande partie au diocèse de Saint-Brieuc, sauf sa partie occidentale, rattachée à l'évêché de Quimper et Léon. (voir carte B).

Du point de vue linguistique, on continue en général à se référer aux frontières diocésaines d'avant la Révolution (voir carte A).

Le tracé de l'ancien diocèse de Vannes semble correspondre pour l'essentiel à celui de l'antique cité des Vénètes.

Il était bordé à l'Ouest par la Laïta, puis son affluent l'Ellé (voir cartes A et C). S'incurvant ensuite vers l'Est le long des crêtes des Montagnes Noires, au Sud de Tréogan et au Nord de Langonnet, la frontière du diocèse rejoignait un affluent de la rive droite du Blavet jusqu'à Gouarec; elle suivait le cours du Blavet jusqu'à Pontivy, puis un de ses affluents de la rive gauche, dans la direction du Nord-Est, pour rejoindre l'Oust le long d'un de ses affluents de la rive droite au Sud de Hémonstoir.

#### 2 - Le département du Morbihan.

Ce département, au moins pour sa partie bas bretonne, a un tracé différent de celui de l'ancien diocèse. Sur la carte B figurent les quatre zones qui ont été soit ajoutées, soit retranchées au territoire vannetais de l'ancien régime :

- 1. Cette zone comprend trois communes de la rive gauche de l'Ellé : Guilligomarc'h, Arzano et Rédéné, qui constituent une enclave vannetaise dans le département du Finistère.
- 2. Les cantons de Gourin et du Faouët, jadis cornouaillais, ont été rattachés au Morbihan : cela a
  d'ailleurs posé des problèmes linguistiques aux
  autorités écclésiastiques de Vannes, qui se sont
  résolues en 1924 à publier un catéchisme spécial
  pour cette région, à laquelle le catéchisme en dialecte vannetais ne convenait pas.
- 3. Cette zone, qui comprend les quatre communes de Mellionec, Lescouet-Gouarec, Perret et Plélauff a été rattachée au département des Côtes-du-Nord, et donc au diocèse de Saint-Brieuc.
- 4. Neuillac et Kergrist, anciennement cornouaillaises,

ont été rattachées au Morbihan et au diocèse de Vannes.

3 - <u>Subdivisions humaines à l'intérieur</u> du <u>Vannetais bretonnant</u>.

On a coutume de distinguer deux

zones dans le vannetais :

- a) le <u>bas vannetais</u> ou vannetais occidental, situé entre le cours de l'Ellé et celui du Scorff, et comprenant en outre une tande de quelques kilomètres le long de la rive gauche du Scorff. Cette zone a pour axe la ligne Lorient-Guéméné.
- b) le haut vannetais ou vannetais oriental, ayant pour centres Vannes et Pontivy. On distingue dans cette zone la région maritime (presqu'île de Rhuys, golfe du Mortihan, îles d'Houat et Hoedic, presqu'île de Quiberon) et la région intérieure, située au Nord de Vannes. Il serait vain de chercher à tracer une frontière nette entre bas et haut vannetais : les limites de ce type varient selon le lieu d'où on les considère et comme les feux follets, semblent fuir à mesure que l'on tente de les approcher.

## B - APERCU LINGUISTIQUE

1 - <u>L'image traditionnelle des dialectes</u> bretons.

Jusqu'à une époque récente on a admis et enseigné qu'il existait en Basse-Bretagne quatre dialectes correspondant aux quatre diocèses d'avant la Révolution :

- le léonais and augment als auguliges i no
- le cornouaillais
- du Goélo)
  - . le vannetais.

Les tenants de cette théorie considéraient que l'Eglise, disposant du quasi monopole du breton écrit, avait été assez influente pour créer autour de chacun de ses centres (Saint-Pol-de-Léon, Quimper, Iréguier, Vannes) une variété bien différenciée dont la forme écrite aurait joué le rôle de norme à l'intérieur de chacun des évêchés. S'il est indéniable que l'on peut observer des traits lexicaux ou phonétiques caractéristiques du Léon, du Trégor ou du Vannetais, zones formant par ailleurs une unité géographique certaine, on ne saurait en dire autant de la Cornouaille : Corlay, située à l'est près de la frontière linguistique a certainement plus en commun

avec Senven-Léhart, en Trégor, et Plélauff, inclus jadis dans le Vannetais, tous deux distants d'une vingtaine de kilomètres, qu'avec Plogoff ou Crozon, éloignes d'une centaine de kilomètres bien que faisant partie comme elle du territoire de l'ancienne Cornouaille.

L'usage du terme "vannetais" est ambigu quand on l'applique à la langue bretonne. On l'utilise en effet pour qualifier aussi bien des "parlers" populaires, qu'un "dialecte" littéraire plus ou moins normalisé.

Du point de vue des parlers vernaculaires, nous montrons plus bas qu'il est impossible de définir un vannetais parlé : on constate l'existence de traits dialectaux comme la mouillure des k ou des g devant i, la place de l'accent sur la dernière syllabe, la terminaison des infinitifs en ein, etc..., mais ces traits n'ont pas tous la même extension géographique : certains ne se rencontrent que sur une partie du territoire de l'ancien évêché de Vannes, alors que d'autres vont bien au-delà. L'observation scientifique ne nous révèle rien d'autre que l'existence de phénomènes linguistiques propres au Sud-Est, qui semblent, pour certains, gagner en direction de l'Ouest ou du Nord, pour d'autres, au contraire,

être en voie de régression sous la poussée des parlers bretons du Nord ou de l'Ouest ou sous l'influence des parlers romans de l'Est.

Il existe d'autre part un <u>dialecte</u> vannetais, langue littéraire basée sur les parlers de la région voisine de Vannes, ayant pour extension géographique l'ancien évêché (il existe en effet des tiraillements dans les zones "annexées" depuis la Révolution !), et pour promoteurs essentiellement les autorités ecclésiastiques.

Le dialecte vannetais littéraire (ou, si l'on préfère, la langue littéraire vannetaise), de part ses origines et sa fonction, ne pouvait avoir qu'un statut instable. Dans les années 1830-1840, l'école bretoniste avait élaboré une norme littéraire basée sur les principes de Le Gonidec. Fondée principalement sur des formes léonaises, cette norme pouvait servir pour tout le K.L.T., mais était trop éloignée du vannetais parlé. Ce qui explique la nécessité de créer une langue littéraire adaptée aux parlers du Sud-Est. Sa création ne pouvait se justifier qu'en fonction de l'existence d'un public potentiel, dont les caractéristiques étaient qu'il devait être bretonnant et suffisamment ignorant du français pour ne pas être à même de lire avec profit les publications

preton as direction desimasses nursies, wais ses responsables fusenty apresides, pris dans une double contradictions d'une proprès cousidérables dans la paysame avait fait des proprès cousidérables dans la paysame rie, redussant àssaiples s'impla expression le public monolingue q d'autre part. Ja radicalisation que mouvement bretaniste à partirs de la fondation du souvement bretaniste à partirs de la fondation du lous larn (1925) gentrainait ses responsables de Timment dans une voir qui les Cluiquait de la plus grande part de leurs lecteurs (par touches par le superations) destine à satisfaire à la fois a autorités catnoliques. La creation en 1929 d'un supplément litteraire destine à satisfaire à la fois le public populaire et le public militant, ne penait pas à Dinmann de trouver une position d'équilibre De plus en plus marques par les pratiques linguistiques un l'école gnalar de l'érosion de son noyau de l'ecteurs paysans.

Dihumant vit lentement décrettre son influence. On peut brutalement une évolution qui était de toute manière parvenue presque à son terme, victime d'un plus monière, qui la depassait de beaucoup. Le renver serent socion qui la depassait de beaucoup. Le renverserent socion

# LE DIALECTE VANNETAIS

Avant de donner un aperçu des traits principaux du breton vannetais, nous allons situer la région où il se pratique dans ses limites historiques, administratives et humaines.

### A - APERCU GEOGRAPHIQUE

# 1 - Le diocèse de Vannes.

Par le décret du 22 décembre 1789, la Constituante créait les départements pour en finir avec l'incohérence du découpage administratif de l'Ancien Régime. Les diocèses ont été remodelés sur les départements (avec quelques exceptions) ce qui a

religieuses ou d'esprit religieux publiées en cette langue. Le vannetais littéraire se trouvait donc en opposition, d'une part avec le breton des autres régions, d'autre part avec le français, dont la connaissance était déjà en progrès, entre autres raisons du fait de la promulgation des lois de Jules Ferry sur l'enseignement, en 1882. L'amenuisement progressif d'un public, gagné de plus en plus au français, (d'abord par la lecture puis de plus en plus par l'oral) a entraîné la quasi-disparition du vannetais littéraire. On est passé de l'usage "normal" du breton en tant que vecteur d'un message entre une institution (l'Eglise) et son public, à un usage idéologique du breton "per se". La langue bretonne écrite cessait de produire en direction de son ancien public, la paysannerie aisée, et devenait surtout le but et le moyen du combat de mouvements "bretonistes" dont les membres se recrutaient essentiellement dans une frange de la petite bourgeoisie. Les tenants de ces mouvements étaient en général des intellectuels, ayant pour modèle essentiel de référence la culture française : il est aisé de concevoir leur désir de se rapprocher de ce modèle en unifiant la langue, en la purifiant, pour la rendre en quelque sorte "compétitive" sur le marché des grandes langues de culture. Dans un tel contexte, le vannetais, minoritaire et marginal à l'intérieur du breton, ne pouvait que disparaître en tant que langue littéraire ou, du moins, être absorbé par un breton unifié dominé par le K.L.T.

De nos jours, on trouve des articles en breton vannetais dans certains journaux, des méthodes paraissent, un nouvel intérêt semble naître pour ce dialecte écrit, sans doute, paradoxalement, grâce à l'extension des moyens audio-visuels : s'il est possible dans une certaine mesure de créer un modèle littéraire unifié écrit, il est beaucoup moins facile de se faire comprendre oralement. Signe des temps, les programmes radiophoniques opposent les "émissions en langue bretonne" aux "émissions en vannetais".

#### 2 - <u>L'atlas linguistique de la Basse-Bretagne</u> et la dialectologie moderne.

La parution des 600 cartes de l'atlas linguistique de Pierre Le Roux, entre 1924 et 1963 est venue jeter une lumière nouvelle sur les variétés du breton parlé. Chacune des cartes, sur lesquelles figurent les 77 points d'enquête, comporte la notation en écriture phonétique de toutes les variantes lexicales, morphologiques, ou phonétiques recueillies par

enquête directe auprès d'informateurs locaux des termes retenus dans le questionnaire. Par la date de son élaboration, l'atlas donne une image précise du breton tel qu'il se parlait aux environs de la première guerre mondiale.

Au moment où il entreprenait de faire une étude d'ensemble des dialectes bretons (Histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique. 1963, dont une nouvelle édition doit paraître en 1980 dans la collection 10/18) F. Falc'hun se préoccupa tout d'abord de préciser les limites dialectales : "A cette fin", dit l'auteur, "je séparai par des traits au crayon, sur les cartes de l'Atlas les variantes phonétiques, morphologiques ou lexicologiques, puis je reportai ces isoglosses sur une même carte." Il s'aperçut bientôt que, "sauf sur le pourtour du pays de Vannes, les principaux faisceaux d'isoglosses ne s'alignaient ni sur les limites de diocèses, ni sur les rivières, ni sur les montagnes". Il eut alors l'idée d'examiner les cartes à travers un transparent comportant le tracé du réseau routier, et "aussitôt" dit-il, "j'eus comme l'impression de voir les mots courir par les routes"..

L'examen des différentes cartes selon cette technique révéla que les variantes dialectales

reflètent le rayonnement économique des villes au cours de l'histoire : Saint-Pol-de-Léon et Tréguier d'importance économique médiocre n'ont guère exercé d'influence linguistique notable ; Quimper et Vannes, également sièges épiscopaux, mais économiquement plus influentes, ont eu un certain rayonnement, mais pas plus que Morlaix ou Landerneau, et bien moins que Carhaix, à une époque plus ancienne.

#### 3 - La frontière linguistique.

L'opinion régnante dans le monde scientifique jusqu'à une époque récente, appuyée surtout sur la thèse de Joseph Loth sur l'Emigration Bretonne en Armorique du Ve au VIIe siècle de notre ère (1883), était que la langue bretonne avait été importée de toutes pièces de l'île de Bretagne par des immigrants fuyant l'invasion saxonne. Loth considérait que l'Armorique était entièrement romanisée à leur arrivée, mais que ce peuple conquis, devenu conquérant, avait imposé son langage aux autochtones. S'appuyant sur des arguments toponymiques (limite orientale des noms en -ac), Loth traçait une ligne qui représentait, selon lui, l'avancée extrême du breton au IXe siècle . Allant du Couesnon, au Nord, jusqu'à Pornic, non loin de l'embouchure de la Loire, cette ligne décrivait un demi-cercle à l'ouest de Rennes, un autre à l'est

de Redon, et un dernier à l'ouest de Nantes. D'après les principes de la dialectologie moderne énoncés plus haut, elle ne saurait représenter une avancée vers l'est, mais tout au contraire un recul dans la direction de l'Ouest : Rennes et Nantes, déjà romanisées, étendaient leur influence vers l'Ouest, tandis que Redon, constituait un bastion de résistance à la percée du roman. Une conclusion s'impose : cette langue en recul qui ne pouvait être le breton, la langue des immigrants n'ayant jamais pu s'étendre jusqu'à Rennes et Nantes, devait être le gaulois, dont la limite de Loth constituait une étape. Le recul s'est poursuivi au cours des siècles, jusqu'au moment où la frontière linguistique s'est fixée sur l'Oust, dernière rivière navigable dans la direction de l'Ouest. Au-delà, les communications devenaient difficiles, ce qui freinait le développement des échanges économiques et par conséquent linquistiques. Une carte de 1640 nous montre la frontière linguistique partant de Binic dans la baie de Saint-Brieuc. passant par Châtelaudren, laissant ensuite à l'Est Loudéac et Josselin ; elle se poursuit vers le Sud à une vingtaine de kmàl'Est de l'Oust, traverse la Loire pour aboutir au Pouliguen.

La ligne tracée par Sébillot en 1886 (La langue

Bretonne - limites et statistiques) montre un recul somme toute faible en près de 250 années. Au Nord, l'influence de Saint-Brieuc se fait sentir dans la direction de Guingamp, la frontière se fixant à l'Ouest de Châtelaudren. Dans le Morbihan, le recul est le plus marque dans le Sud, et la limite s'établit maintenant à l'embouchure de la Vilaine. Ce décrochement a provoqué l'isolement d'une enclave bretonnante en Loire-Inférieure, dans la presqu'île de Batz, au Sud de Guérande, où on estimait le nombre de bretonnants à environ 200 vers 1878. (Léon Bureau, Ethnographie de la presqu'île de Batz). On peut penser que le parler de cette région est celui qui a reçu le moins d'apports insulaires. La limite de 1941, établie par M. R. Panier (Le Français moderne, 1942) nous montre un léger recul que laissaient prévoir les renseignements fournis par Pierre Le Roux sur les localités qu'il a visitées et les sujets qu'il a interrogés (ALBB ; fascicule 1, p. 9) : A l'île de Bréhat, "le breton n'est plus parlé que par très peu de personnes, très âgées" (1920) ; au Sud, à Damgan, "seules les personnes de 50 ans savent le breton" (1913) ; à Belle-Ile (Locmaria) "Les enfants comprennent encore en général le breton, mais ne le parlent pas, ou mal" (1913) ; à l'Ile d'Arz "seuls les gens âgés savent le breton" (1913). De nos jours, on

n'entend pratiquement plus de breton à Quiberon, à l'île de Groix, et dans la zone située entre la frontière linguistique et Vannes. On doit cependant constater que le recul du breton se fait actuellement bien plus à l'intérieur de ses frontières par une assimilation généralisée que par un déplacement géographique.

4 - <u>Situation des parlers vannetais dans</u>
l'ensemble breton.

L'opinion du celtisant Joseph Loth en 1890 (Chrestomathie bretonne, p. 327) était que "ce dialecte, d'après les chartes, ne commence à prendre des formes bien accusées qu'au XVIe-XVIIe siècle". Dans son introduction au Catholicon de Jehan Lagadeuc (dictionnaire breton-latin-français du XVe siècle, Ogam-Tradition celtique, 1975), Christian J. Guyonvarc'h montre, à partir de la liste de mots bretons avec leur traduction en allemand dressée par un voyageur allemand, Arnold von Harff, en 1499, que "au XVe siècle, le breton parlé dans le Sud de la Bretagne est dialectal et vannetais". Cette constatation a, selon son auteur, le "mérite insigne de ruiner définitivement la très ancienne communis opinio qui fait du moyen breton une langue sans dialectes". ages savent le breton" (1913). De mos jours, on

Cette opinion commune avait déjà été contestée par F. Falc'hun dans son "Histoire de la langue bretonne" (déjà citée) où il affirmait être "persuadé que le dialecte vannetais, surtout au Sud du Blavet, est une survivance gauloise peu influencée par l'apport breton, et les autres dialectes un gaulois simplement plus marqué par la langue des immigrés d'origine insulaire" (p. 341). La différenciation dialectale proviendrait donc d'une "évolution différente imprimée moins à la langue importée qu'à la langue indigène, suivant le pourcentage de Bretons et d'Armoricains dans chaque région au lendemain de l'immigration. Il semble que l'immigration massive n'ait concerné dans l'actuel domaine bretonnant, que la région située au Nord-Ouest d'une ligne Quimper-Saint-Brieuc, qui correspondait en gros au territoire des Ossismes."

L'étape la plus ancienne des dialectes bretons correspondrait donc à une "dualité dialectale". "La conquête ultérieure du pays de Vannes par les Bretons put marquer le début de la "période d'unification sous l'égide de Carhaix", ancien chef-lieu de la cité des Ossismes. Mais cette unification était loin d'être achevée quand l'essor des villes périphériques et surtout des ports du Léon, s'ajoutant à la décadence de Carhaix, la compromirent par la prééminence alors

conquise par le dialecte du Nord-Ouest le plus éloigné du vannetais". (p. 344).

#### 5 - Les limites des traits vannetais.

Nous allons illustrer à l'aide de quelques cartes de l'Atlas linguistique de la Basse Bretagne l'extension d'un certain nombre de phénomènes de natures diverses (phonétiques, morphologiques, lexicaux) considérés comme propres au dialecte vannetais. Nous verrons que si de nombreuses isoglosses correspondent plus ou moins à la limite de l'ancien diocèse, beaucoup d'autres vont au-delà ou demeurent en-deçà de cette ligne.

## 1) carte tout de suite :

La forme <u>a-ben</u> recouvre presque exactement l'ancien diocèse de Vannes : en-dehors, elle ne se trouve qu'au point 41, Mur-de-Bretagne, en Cornouaille. Le point 80 (Damgan) a la forme <u>kentih</u>, et le point 90 (Bourg-de-Batz)(<u>dabort</u> du français "d'abord" qui curieusement, a conservé en Léon le sens de "bientôt" qu'il avait chez Molière). Le reste de la Basse Bretagne a la forme <u>dioustu</u>, <u>diohtu</u>, à l'exception d'une petite zone (points 22, 34, 35) où l'on emploie <u>raktal</u>.

## 2) carte en bas :

La forme <u>en dias</u> (et variantes) recouvre entièrement le Vannetais, et s'ëtend aux points 41 'Mur) et 35 (Corlay) au Nord, 51 (Le Faouet) 55 (Tremeven) et 56 (Clohars-Carnoet), à l'Ouest. Ailleurs, on utilise <u>en traoñ</u> ou, dans le Trégor, sa variante dénasalisée <u>en traou</u>.

#### 3) 4) cartes où ?, sur,

000 de la : 91009x9 360 45

Les isoglosses délimitant les formes du Sud-Est sont identiques pour ces deux cartes. Comme pour la carte précédente, les points 35 et 41 ont des formes communes avec celles du vannetais. Par ailleurs, les points 51 (Le Faouet) et 56 (Clohars-Carnoet) ont aussi la même forme, alors que le point 55 (Tremeven) a adopté la forme du Nord-Ouest, témoignant d'une avance vers l'Est le long de la route Quimper-Quimperlé-Hennebont. La carte 423 "oû ?" montre l'opposition Peleh / e-men. La carte 596 "sur" oppose war, var à ar.

## 5) carte peut-être : 50 284 84 80250 8 0 18 200 81 8400

L'isoglosse séparant <u>marteze</u> (et variantes) à <u>marse(n)</u> est identique à la précédente, sauf pour le point 56 qui est conforme à l'usage cornouaillais.

personne du singulier contient une consonne nasale

# 6) Carte bois (au pluriel) :

Le vannetais présente une forme du pluriel sans palatalisation koedeu qui s'oppose aux variantes de koajou utilisées partout ailleurs. Il s'agit ici d'une conséquence de l'emploi d'une désinence <u>iou</u> en K.L.T. dont le <u>i</u> a affecté le <u>d</u> final. Cette opposition est très fréquente, par exemple :

singulier :	pluriel K.L.T.	pluriel vannetais
hent (route)	henchou	henteu
pont (pont)	ponchou	ponteu
had (semence)	hajou	hadeu
pehed (péché)	pehejou	pehedeu
pouez, pouiz (poids	) poue jou	pouezeu
mêz (champ)	mêjou, mêchou	mezeu

La carte est identique à la précédente sauf pour le point 35.

#### 7) carte chaud :

La forme du Nord-Ouest <u>tomm</u> qui contient une voyelle pure <u>o</u> a gagné le bas vannetais. Le haut vannetais a une diphtongue.

& marse(n) est identique & la precedente, sauf pour

#### 8) carte mon (frère) : [ amothoo tes lup de inlog el

Etymologiquement, le possessif de la première personne du singulier contient une consonne nasale

finale (français mon, allemand mein.) Cette nasale a disparu du breton sauf (devant b, d, g) dans la partie du Sud-Est délimitée par l'isoglosse ci-dessus. (Elle est à l'origine de la mutation spirante). La forme sans nasale semble gagner vers l'Est, puisqu' elle atteint le point 67 (Calan) le long de la route Quimper-Vannes, et le point 60 (Plélauff) le long de la route Carhaix-Pontivy. Notons cependant que Le Faouet (point 51), Mur (point 41) et Corlay (point 35) conservent la forme ancienne.

## 9) carte (des pommes)amères :

L'isoglosse sépare les variantes terminées par un -ù (u consonne, comme dans le français <u>huile</u>) des formes terminées par un -o final ou un -w (ou consonne, comme dans le français <u>ou</u>ate). Le Sud-Est a <u>huerù</u> (et variantes), et le reste <u>c'hwero</u>, <u>c'hwerw</u>, <u>fero</u>. On peut constater un recul de -ù dans le Sud du bas vannetais.

# 10) carte novembre :

A l'Ouest, on a partout la forme <u>miz du</u> (mois noir), et à l'Est <u>Kalan gouian</u> (lit. calendes d'hiver). La forme vannetaise est en recul au Nord et à l'Ouest.

Cette carte montre bise le rôle unificateur de

#### 11) carte (il n'est pas là) maintenant :

L'isoglosse sépare les formes à accent final de celles à accent pénultième (à l'Ouest). Ici encore, on constate une différence entre le tracé de la frontière du diocèse et celui de l'isoglosse. En réalité, il existe aux confins de la Cornouaille et du vannetais une zone à accentuation mêlée s'étendant à l'Est d'une ligne Quimper-Paimpol (passant un peu à l'Est de Carhaix), mais n'affectant pas le haut vannetais. Dans la partie de la Cornouaille située immédiatement au Nord du vannetais, on rencontre fréquemment des hypercornovismes du type àbred "tôt" (accentué sur le a), comme si les habitants de cette région avaient éprouvé le désir de se démarquer des vannetais en adoptant une accentuation sentie comme plus prestigieuse.

#### 12) carte bois (singulier) :

L'isoglosse <u>2</u> sépare <u>koad</u>, (avec la diphtongue <u>oa</u>) au Nord-Guest de <u>Koed</u>, (avec la diphtongue <u>oe</u>) au Sud-Est. L'isoglosse <u>1</u> sépare une accentuation sur le <u>o</u> de <u>koad</u> (c'est-à-dire une forme disyllabique) d'une accentuation sur la deuxième voyelle, (<u>a</u> dans la zone centrale, <u>e</u> dans le Sud-Est et au Sud du pays bigouden).

Cette carte montre bien le rôle unificateur de

Carhaix. A l'époque primitive, une forme koad accentuée sur le o) occupait la moitié Nord-Ouest de la Basse Bretagne, et une forme koed (monosyllabique, accentuée sur e) la moitié Sud-Est. A Carhaix s'est élaborée une forme mixte adoptant le vocalisme du Nord-Ouest et l'accentuation du Sud-Est. Cette forme intermédiaire s'est ensuite étendue jusqu'à Quimper et Quimperlé, au Sud, Tréguier, Guingamp, Morlaix et Landerneau, au Nord. L'influence de Carhaix ne s'étant pas poursuivie assez longtemps, les formes primitives subsistent aux deux extrémités du domaine, alors que toute la zone centrale a adopté la forme mixte.

Cette situation se retrouve à de multiples exemplaires pour des faits divers. L'un des plus remarquables à cet égard est celui des spirantes interdentales. L'histoire de la langue, et particulièrement la comparaison avec le gallois nous apprend qu'en brittonique existaient deux spirantes interdentales, l'une, transcrite dd en gallois, correspondant au th sonore ("doux") de l'anglais this (ceci), l'autre, transcrite th en gallois, correspondant au th sourd ("dur") de l'anglais thick (épais). Le nom gallois de la journée est dyddwaith, qui contient les deux spirantes interdentales primitives.

#### 13) carte journée : 900 agustimite gupogg [ A axisava

La carte 141 de l'A.L.B.B. nous donne, en fonction de ces spirantes, trois formes principales et leurs dérivés : dervez, devez, deve(h).

- a) dervez est la forme primitive du Nord-Ouest. Le  $\underline{r}$  est dû à la transformation d'un  $\underline{z}$  "doux" ancien, qui se conserve en Léon et dans une petite partie du Goélo. La zone primitive du Nord-Ouest conservait donc les deux spirantes (au moins sous une forme phonétiquement évoluée).
- b)  $\underline{\text{deve}}(h)$  est la forme primitive du Sud-Est. L'ancien  $\underline{z}$  "doux" n'a pas laissé de trace, et le  $\underline{z}$  "dur" s'est maintenu sous la forme d'un  $\underline{h}$ , ou a parfois même disparu (au point 45, à l'île de Sein, et au point 70, à Ploemeur).
- c) devez est une forme intermédiaire, qui allie la disparition totale du  $\underline{z}$  "doux", comme au Sud-Est, à la conservation du  $\underline{z}$  "dur", comme au Nord-Ouest.

Remarque: C'est la correspondance <u>z</u> (Nord-Ouest)

<u>h</u> (Sud-Est) qui a amené les tenants de l'orthographe
de 1941 (peurunvan) à adopter le signe <u>zh</u> pour
les dérivés d'un ancien <u>z</u> "dur": "vieux" se disant
koz ou <u>koh</u>, kouh selon les domaines a été transcrit

kozh. Par contre, l'ancien <u>z</u> "doux" a été maintenu, par exemple dans gouzoug "cou" (forme actuelle du Léon), réalisé partout ailleurs goug par suite de la disparition de la consonne intervocalique.

18) carte viande :

#### 14) carte semaine :

Cette carte représente clairement les trois zones relevées précédemment : à la périphérie se rencontrent les formes bisyllabiques sizun (Léon) et suhun (vannetais), s'opposant à la forme centrale sun (et variantes), monosyllabique.

#### 15) carte plein : 2005 201 sup rovrozdo 3uoq AO

La zone "vannetaise" qui s'étend jusqu'au Goélo, se retrouve dans un certain nombre de cas.

Elle représente probablement une forme n'ayant pas subi l'influence des immigrants d'Outre-Manche.

On peut observer l'opposition entre le haut vannetais <u>karget</u> (lit. "chargé") et le bas vannetais lan.

## 16) carte argent :

Une forme du Nord <u>arhant</u> a supplanté <u>argant</u>, seule forme connue dans le Catholicon de la fin du XVe siècle.

their many confinence hard let traits signifi-

#### 17) carte donné : wob a salama ( salama asa salama)

La forme du Sud-Est <u>reit</u> est en expansion par rapport à la forme <u>roet</u> plus conservatrice du Nord-Ouest.

#### 18) carte viande :

La zone laissée en blanc représente les endroits où la consonne finale de <u>kig</u> n'est pas palatalisée; en gris, les endroits où cette consonne est palatalisée, allant même, à Quiberon, jusqu'à devenir une affriquée <u>tch</u>; les lieux marqués d'un point noir ont une consonne mouillée à l'initiale.

On peut observer que les zones sans mouillure sont en régression puisqu'elles ne se rencontrent qu'à la périphérie. La mouillure initiale est un trait du parler du Sud-Est.

# L'ORTHOGRAPHE DU VANNETAIS LITTERAIRE

Le vannetais n'a commencé à apparaître
dans l'écriture de façon autonome qu'à partir du
XVIIe siècle. Son orthographe est demeurée fluctuante plus longtemps qu'en K.L.T. : la réforme de
Le Gonidec (publiée dans sa <u>Grammaire Celtobretonne</u>, 1807 et son <u>dictionnaire celto-breton</u>
de 1821) fondée sur le parler du Léon, ne lui
était guère applicable. Parmi les traits remarquables de l'orthographe des textes vannetais les
plus anciens retenons :

- l'absence du digraphe <u>c'h</u> si fréquent en KLT, auquel correspond toujours un  $\underline{h}:\underline{hoah}$  "encore",  $\underline{d\acute{e}h}$  "hier",  $\underline{br\acute{e}h}$  "bras".

- l'usage de <u>hu</u>, <u>hue</u>, <u>huë</u> pour noter le son <u>u</u> consonne (comme dans le français <u>huile</u>, par exemple : <u>marhuë</u> "mort" (une seule syllabe!), <u>hinihuë</u> "aujourd'-hui" (deux syllabes), <u>éhue</u> "aussi" (deux syllabes)
- l'emploi assez fréquent du <u>e</u> "muet" ou "caduc" du français en finale : <u>eile</u> "second", prononcé <u>eil</u>; <u>sponte</u> "frayeur", prononcé spont.
- la notation de voyelles simples par des digraphes, par exemple : <u>blai</u> "année", prononcé blé.

Il fallut attendre la fin du XIXe siècle pour qu'apparaisse une orthographe codifiée par l'abbé Jégouzo, qui reprenait les principes essentiels de la graphie de Le Joubioux et Guillôme.

Les abbés Guillevic et Le Goff en exposèrent les règles dans leurs manuels, en particulier dans leur grammaire.

Aux dires de ses auteurs, "Monseigneur Latieule ayant créé un cours de breton au Grand Séminaire de Vannes, il devenait nécessaire de faire une grammaire méthodique à laquelle on pût adapter des exercices bretons gradués (préface de la première édition)". En tête du même ouvrage, Monsieur Jégouzo, vicaire général, adresse une lettre "Aux auteurs de la grammaire bretonne", où il se félicite de constater que "Désormais l'emploi d'une orthographe uniforme facilitera singulièrement la tâche de ceux qui écriront notre vieille langue ; les Fidèles, de leur côté, auront l'avantage de voir, dans les livres de religion et de piété, les mêmes mots toujours écrits de la même manière, et de trouver dans ces livres le breton classique vannetais, qui est parfaitement compris dans toutes les paroisses." Ce breton "classique" est celui du haut-vannetais ; plus précisément, les auteurs nous apprennent qu'ils ont "suivi généralement l'usage des paroisses voisines de Vannes". L'orthographe utilisée dans Dihunamb venait donc tout juste d'être élaborée quand la revue a commencé à paraître.

#### PRINCIPES ORTHOGRAPHIQUES DE GUILLEVIC et LE GOFF

## a) voyelles:

- La durée, devant les consonnes finales, devra être apprise "par l'usage". On ne marque pas l'opposition entre :

dal "aveugle" voy. brêve et tal "front" voy. longue.

toul "trou" voy. brève et boul "boule" voy. longue.

- Les accents aigu et grave sont utilisés comme en français.

amzér "temps" (comme dans le français dé)

<u>el</u> "comme" (comme dans il pèle)

Cependant, "on omet l'accent grave devant les consonnes doubles, et on peut l'omettre toutes les fois qu'il n'y a aucun doute sur la prononciation : penneu, têtes ; beleg, prêtre; foetein, fouetter". En réalité, l'accent grave est beaucoup moins usité que l'accent aigu, comme on peut le constater à la lecture de n'importe lequel des textes imprimés ci-dessous.

- L'e sans accent se prononce normalement comme dans le français <u>le</u>. Ici encore, il peut y avoir confusion : <u>ketan</u> "premier" se prononce avec un <u>e</u> atone, alors que le même signe se prononce è dans <u>foetein</u>.
- Les voyelles nasales sont en principe représentées par on et an, dans <u>manné</u>, montagne, <u>sonnen</u>, chanson.

En fait, ce signe n'est que rarement employé :

"dans le corps des mots, les groupes <u>an</u> et <u>on</u> suivis d'une consonne autre que <u>n</u>, représentent presque toujours une voyelle nasale : <u>anstu</u>, vermine ; <u>fallanté</u>, méchanceté ; <u>donjér</u>, aversion ; <u>spont</u>, <u>épouvante</u>. Devant <u>p</u>, <u>b</u>, au lieu de <u>an</u>, <u>on</u>, on peut <u>écrire am</u>, <u>om</u>, d'autant que l'<u>m</u> se prononce assez souvent : <u>kampen</u>, arranger ; <u>ambrug</u>, conduire.

Les groupes <u>an</u> et <u>on</u>, à la fin d'un mot, sont presque toujours des voyelles nasales ; dans le cas contraire, l'<u>n</u> final est redoublé; <u>bann</u>, écheveau, publication; <u>goann</u>, faible; <u>lann</u>, lande; <u>bonn</u>, borne; <u>difonn</u>, lent; <u>sonn</u>, solide."

Il semble évident que cette orthographe est surtout destinée aux personnes qui ont comme langue maternelle un parler vannetais et sont donc à même de savoir si une consonne nasale est effectivement prononcée ou n'est utilisée que comme marque de la nasalité.

Les auteurs notent par ailleurs que "la voyelle nasale de è peut s'écrire en (prononcer comme "in" en français dans "matin") : trenk, aigre ; prenû, ver." De plus, "il n'y a pas en vannetais d'autres voyelles nasales pures d'un usage général".

### dans le corps des mots, les groupes an et on suivis

diphtongues: - au représente le groupe a + o, comme dans pautr, garçon, proncé comme en léonais paotr.

ae représente <u>a</u> + <u>è</u>, ou la voyelle simple è : kaer (kèr), beau.

eu représente e (du français le) suivi de ø (français eu), meud, bélier ; tadeu, pères.

ei représente <u>e</u> + <u>y</u>, par exemple dans sont presque toujours des voyelles man bleidi, loups. le cas centraine, i'm final est redouble ; dese

#### b) consonnes

Nous ne ferons de remarques que dans les cas où des problèmes de lecture peuvent se poser: 1 eggas ina tup zangos an xua eggi deb suatrus

- $-\underline{g}$  se prononce toujours comme une occlusive, souvent mouillée devant  $\underline{e}$  et  $\underline{i}$  :  $\underline{gir}$ , mot. Le son du g français dans gilet est rendu par  $\underline{j}$  : jaujabl, convenable.
- ch transcrit toujours le son du français
- h est aspiré quand il provient de la mutation de  $\underline{k}$  ou de  $\underline{g}$  :  $\underline{kog}$ , coq ;  $\underline{er}$  hog, le coq ; go, taupe; er ho, la taupe. Très souvent, d'ailleurs, le h issu de g est muet (on dit donc er o, la taupe).

1'h étymologique se prononce quand il n'est pas précédé de l'article : hent, route ; en hent, la route. "ceci a lieu même lorsque h suivi d'une diphtongue provient d'un groupe sv primitif : hoari, en hoari, le jeu (Léon : ar c'hoari)".

- <u>ill</u> représente le <u>l</u> mouillé (que l'on ne rencontre plus en français que dans certaines prononciations dialectales) : dillad, habits.
- s et z ont toujours, pour le premier la valeur des ss de rosse et pour le second celle de s de rose : en dason, l'écho ; kizel, ciseau.
- gou, go représentent devant voyelle le son gw : gouil, fête ; goed, sang. tof I benak, duelque : ridek, courir
- gu note le son g mouillé + u semi-voyelle, groupe qui est dans certains points prononcé dj : guin (prononcé fréquemment djüin ) vin ; guen, blanc. stag, distag, displeg, adrez

## redoublement de lettres :

les liquides 1, m, n, r suivant une voyelle brève sont redoublées devant les suffixes commençant par une voyelle. : huitel, huitelleu, sifflet; klem, klemmeu, plaintes; pen, pennek, qui a une grosse tête ; ber, berrik, un peu court. Par contre,

on écrira <u>talek</u>, qui a un grand front, <u>kaloneu</u>, coeurs. Le redoublement du <u>m</u> est inutile, puisque cette consonne est toujours forte en breton, c'est-à-dire toujours précédée de voyelles brèves.

## 

"Les substantifs et les infinitifs sans suffixe verbal, se terminent par la lettre qui apparaît devant les suffixes de flexion : dornadeu, dornad, poignée ; teilegi, teileg, fumier ; henteu, hent, chemin ; pigose, pigos, bec d'oiseau..."

"Pour les autres espèces de mots, on est convenu de préférer dans l'écriture une finale forte à une finale douce : <u>mat</u>, bon ; <u>genit</u>, avec toi ; benak, quelque ; ridek, courir."

"On excepte à ces deux règles :

- 1°) certains adjectifs peu usités au
  comparatif et certaines expressions composées :
  stag, distag, displég, adrez ;
- 2°) les formes en mb, bl : karamb, d'emb (mais pemp), jaujabl ;
- 3°) le premier élément d'un mot composé : aveid-onn, peb-unan, eskopti ;
  - 4°) quelques mots isolés : ind, ag, hag."

On peut expliquer cette notation des finales dures par la confusion entre dérivés renforçants et non-renforçants. Certains dérivés possédaient en effet étymologiquement un h initial (provenant d'un ancien s) qui eut pour effet d'assourdir les finales sonores des mots qu'ils suivaient. Ces dérivés sont les suivants :

- oh, marquant le comparatif de supériorité :
   brasoh, plus grand ; karetoh, plus aimé.
  - le plus grand ; <u>karetan</u>, le plus aimé.
    - a, signifiant prendre : pisketa, pêcher.
  - <u>at</u>, signifiant devenir : <u>berrat</u>, devenir court.

Les autres dérivés, non précédés de h, n'eurent évidemment pas cette influence renforçante. C'est en partant de cette méconnaissance de l'opposition renforçante/non-renforçante que les auteurs de l'orthographe vannetaise ont décidé de traiter différemment les substantifs, d'une part, et les adjectifs et infinitifs, d'autre part. L'orthographe de l'"Entente des écrivains" (comprenant, entre autres, Ernault, Le Braz, Le Clerc, Vallée) établie

en 1911, qui visait à l'unification des dialectes du Léon, Trégor, et Cornouaille, a choisi d'adopter les mêmes principes, comme l'a fait trente ans plus tard l'orthographe de 1941. L'orthographe universitaire de la langue bretonne (1954) a choisi de s'en tenir, pour la notation des consonnes finales, au même principe pour tous les mots, ne retenant que la consonne qui apparaît devant consonne non-renforçante ; ainsi, note-t-on braz, grand, à cause de brazig, un peu grand ; pisked, poissons, à cause de piskedenn, poisson ; la même règle s'applique pour les liquides l, n, r : huitell, sifflet à cause de huitellad ; penn, à cause de penneg ; berr, à cause de berrig ; (dans ce dernier cas, la règle n'est appliquée que de façon facultative, étant donné que  $\underline{r}$ , consonne faible par nature, n'est renforcée que dans une partie restreinte du domaine bretonnant.)

Les autres dérivés, non précèdes de B, n'eurent évidemment pas cette influence renforçante C'est en partant de cette méconnaissance de l'opposition renforçante/non-renforçante que les auteurs de l'orthographe vannetaise ont décide de trafter différemment les substantifs, d'une part, et les adjectifs et infinitifs, d'autre part. L'orthographe de l'Entente des écrivains (comprenant, entre autres, Trnault, Le Braz, Le Clerc, Vallee) établie autres, Trnault, Le Braz, Le Clerc, Vallee) établie

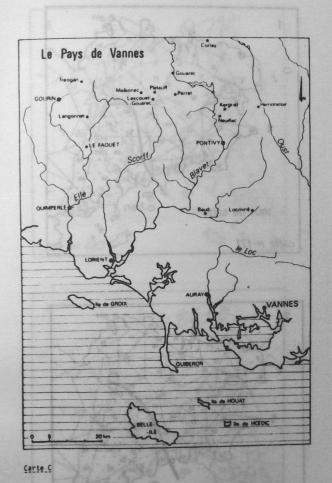
- CARTES -

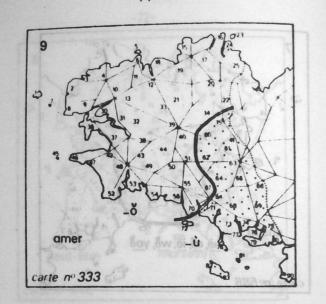


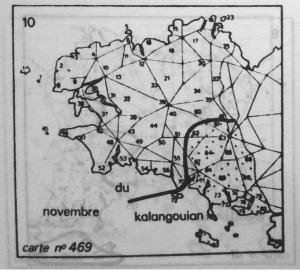
Carte.

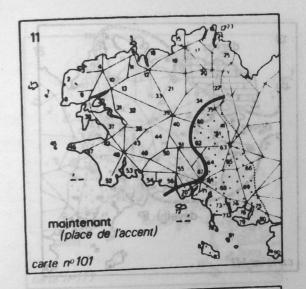


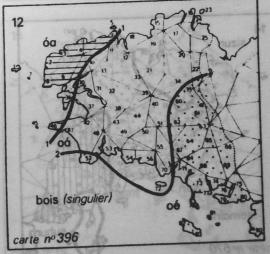
Carte B
réalisée par Honsieur Gilles COUIX (U.B.O.)
d'après les travaux de Honsieur Bernard TANCUY (C.N.R.S.)

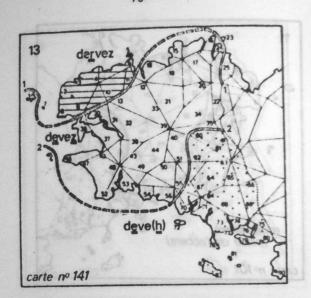


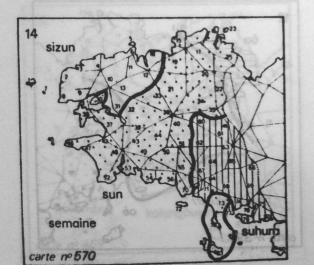


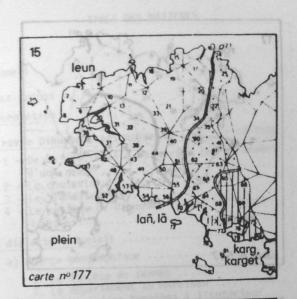


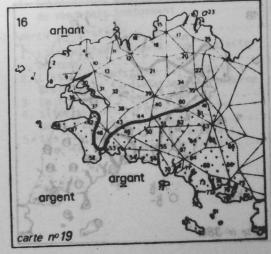




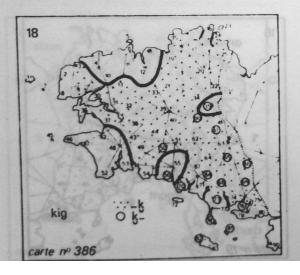








-/0-



#### TABLE DES MATIERES

Volume I	
Avant-propos	3
Présentation	5
La revue Dihunamb, ses animateurs et son contenu.	7
1 - De la naissance à la mort : les 40 années d'une revue	9 11 19 27
Le dialecte vannetais	31
a) Aperçu géographique	31
1. Le diocèse de Vannes 2. Le département du Morbihan 3. Subdivisions humaines à l'intérieur du vannetais bretonnant	31 33
b) Aperçu linguistique	3
1. L'image traditionnelle des dialectes	3
2. L'atlas linguistique de la Basse- Bretagne et la dialectologie moderne	3 4
4. Situation des parlers vannetais dans l'ensemble breton 5. Les limites des traits vannetais,	4
avec les commentaires de cartes	4

,ui t	es6
	vant-propos - L. Marana - Mara
	a revue Dibunanta ses animaleurs et sen contenu
	1 - De la maissance a la mont y les 40 annus d'une revue
31	1 L'image praditionnelle des dialectes 2 L'atla linquistique de la Basse- Bretagne et la dialectologie moderne
	3 ta frometere inquistinue
	5. (es limites des traits venuelais.

© J. LE DU - Y. LE BERRE STUDI N° 15 - JUIN 1980

IMPRIME PAR LE C.R.D.P. DE RENNES 92, rue d'Antrain DEPOT LEGAL 2ème TRIMESTRE 1980 B. 276